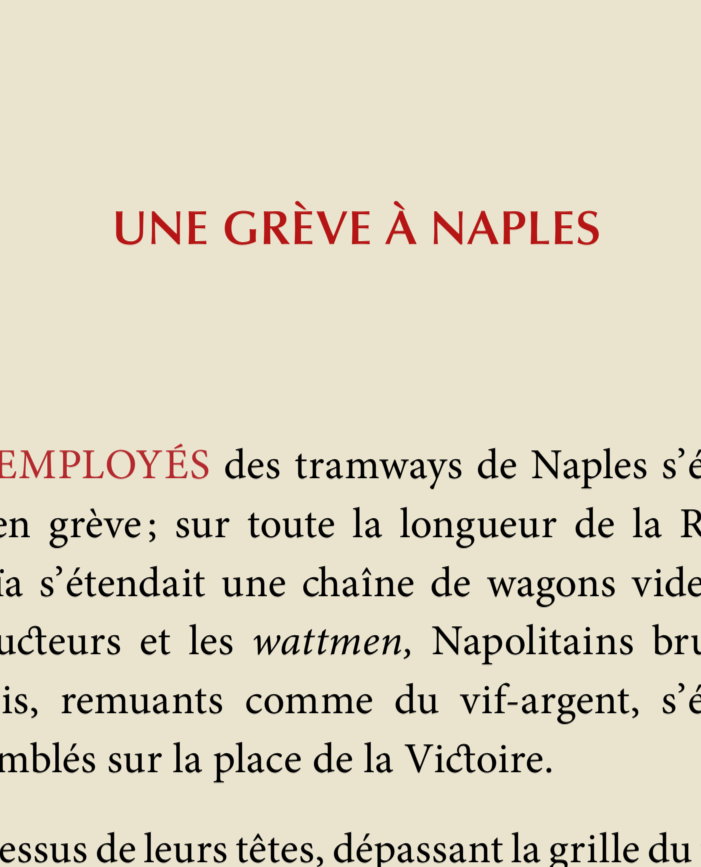


Une grève à Naples



Vertiges
JEAN VIVES COLLETTE ÉDITEUR

Carte postale de Naples, quartier Santa-Lucia, vers 1900.



Alexis Pechkov, dit MAXIME GORKI (1868-1936).

UNE GRÈVE À NAPLES

LES EMPLOYÉS des tramways de Naples s'étaient mis en grève; sur toute la longueur de la Riviera Chiaïa s'étendait une chaîne de wagons vides. Les conducteurs et les *wattmen*, Napolitains bruyants et gais, remuants comme du vif-argent, s'étaient rassemblés sur la place de la Victoire.

Au-dessus de leurs têtes, dépassant la grille du jardin public, un jet d'eau mince comme une lame d'épée étincelle au soleil. Les grévistes sont entourés d'une inquiétante foule de gens hostiles que leurs affaires appellent dans toutes les directions de l'immense cité; et tous ces employés de magasins, ces artisans, ces petits commerçants, ces couturières, blâment les grévistes et élèvent la voix avec colère. Des propos malveillants circulent, mêlés à des railleries mordantes; des mains s'agitent sans cesse, car les gestes des Napolitains sont aussi éloquents et expressifs que leurs paroles intarissables.

De la mer arrive une brise légère et les palmiers géants du jardin public balancent doucement les éventails de leurs branches vert foncé; leurs troncs ressemblent étrangement à de grosses pattes d'éléphants monstrueux, et paraissent taillés dans de la pierre. Des gamins, – les enfants presque nus des rues napolitaines, – sautillent, tels des moineaux, et remplissent l'air de leurs cris aigus et de leurs sonores éclats de rire.

La ville, semblable à une vieille gravure, est généreusement inondée d'un ardent soleil; elle chante ainsi qu'un orgue. Les flots bleus du golfe frappent en cadence les pierres du quai, accompagnant les grondements et les cris de la foule, comme des roulements de tambour.

Les grévistes se serrent les uns contre les autres d'un air sombre; ils ne répondent presque pas aux exclamations exaspérées des assistants. Juchés sur la grille du jardin public, ils regardent avec inquiétude la rue au delà des têtes. Ils font penser à une bande de loups cernée par une meute. Il est évident pour tous que ces gens aux vêtements identiques sont fortement unis par une décision inébranlable et qu'ils ne céderont pas; cette sensation irrite encore plus la foule, mais il se trouve aussi des philosophes parmi elle : ceux-ci se mettent tranquillement à fumer et exhortent au calme les adversaires trop fougueux de la grève.

— Ah! *signor*. Que faire, si on n'a pas de quoi acheter des macaronis à ses enfants?

Par deux, par trois, en petits groupes, les agents de la police municipale aux uniformes élégants veillent à ce que la foule ne gêne pas la circulation des fiacres. Ils sont strictement neutres et regardent avec la même tranquillité les grévistes et les protestataires; avec bonhomie, ils apaisent en plaisantant les uns et les autres quand les gestes et les cris prennent un caractère trop violent. Au cas où une collision sérieuse se produirait, il y a dans la rue étroite, le long des murailles des maisons, un détachement de carabiniers armés de petits fusils légers. C'est un groupe assez sinistre de gens coiffés de tricorns, vêtus de manteaux courts et de pantalons dont les bandes rouges font penser à deux ruisselets de sang.

Les invectives mutuelles, les railleries, les reproches, les exhortations, tout se tait brusquement; au-dessus de la foule passe un souffle nouveau comme conciliateur; les grévistes prennent un air encore plus sombre; compacts. Dans la foule, des exclamations retentissent :

— Les soldats!

On entend un coup de sifflet ironique et joyeux à l'adresse des grévistes; des cris de bienvenue s'élèvent et un gros homme vêtu d'un costume d'été clair, coiffé d'un panama, se met à sautiller, en frappant du pied les pavés de la chaussée. Les conducteurs et les *wattmen* se frayent lentement un passage dans la foule et se dirigent vers les tramways; quelques-uns montent sur les plates-formes. Ils sont encore plus sombres et répondent avec rudesse aux exclamations de la foule. Le silence se fait. En traversant la masse humaine, ils ont divisé son épaisseur hostile en fragments, en groupes distincts, auxquels ils ont communiqué, semble-t-il, un état d'âme différent, moins bruyant, mais plus humain.

Du quai Santa-Lucia arrivent, d'un pas léger et dansant, de petits soldats couleur grisaille qui frappent le sol en cadence et balancent leur bras gauche d'un geste machinal et monotone. On les dirait en fer-blanc et fragiles comme des jouets automatiques. Ils sont commandés par un éléphant et bel officier aux sourcils froncés, à la bouche tordue en une grimace de dédain. À côté de lui court un homme grand et corpulent coiffé d'un haut-de-forme, qui parle sans discontinuer tout en fendant l'air de gestes innombrables.

La foule s'est écartée des wagons, le long desquels les soldats s'égrènent maintenant comme des perles grises. Ils s'arrêtent près des plates-formes sur lesquelles se trouvent les grévistes.

L'homme en haut-de-forme, – ainsi que les personnages cossus qui l'entourent, – gesticule avec frénésie et crie :

— Pour la dernière fois... *Ultima volta!* Entendez-vous?

Visiblement ennuyé, la tête baissée, l'officier effilait sa moustache. L'homme en haut-de-forme accourut à ses côtés, agita très haut son couvre-chef et cria on ne sait quoi d'une voix rauque. L'officier lui jeta un coup d'œil oblique, se redressa, bomba la poitrine, et des paroles de commandement sonores retentirent.

Alors les soldats s'élancèrent sur les plates-formes, tandis que les conducteurs et les *wattmen* en descendaient.

La foule trouva la chose amusante; des cris, des rires, des coups de sifflet éclatèrent pour mourir aussitôt. Silencieux, les traits tirés et un peu blêmes, les yeux écarquillés de surprise, les badauds s'écartèrent lourdement des derniers wagons pour se diriger vers le premier.

À deux pas de celui-ci, en travers de la voie, était étendu un *wattman* à tête blanche; il avait enlevé sa casquette et était couché sur le dos; sur son visage martial, les moustaches se hérissaient d'un air menaçant vers le ciel. Un petit jeune homme vif comme un singe se jeta également sur le sol à côté de lui; un nombre toujours plus grand de grévistes les imitèrent sans se hâter...

La foule gronde avec un bruit sourd, des voix craintives implorant la Madone, les uns jurent avec colère, les femmes gémissent ou piaillent; pareils à des balles de caoutchouc, les gamins, stupéfaits du spectacle, rebondissent partout.

L'homme en haut-de-forme hurle d'une voix sanglotante. L'officier le regarde et hausse les épaules. Il doit remplacer les grévistes par des soldats, mais il n'a pas reçu l'ordre d'attaquer.

Alors, l'homme en haut-de-forme, entouré de gens déferents, se jette du côté des carabiniers; ceux-ci s'ébranlent, approchent, se penchent sur les employés couchés sur les rails et s'efforcent de les relever.

Un remue-ménage, une lutte commence, mais soudain la foule grise et poussiéreuse des spectateurs s'ébranle, pousse un hurlement, et se précipite sur les rails. L'homme en panama arrache son chapeau de sa tête, l'a lancé en l'air et s'est couché le premier à terre à côté d'un gréviste; il lui tape sur l'épaule et lui crie des encouragements dans la figure.

Puis, après lui, des gens bruyants et gais, des gens qui n'étaient pas là deux minutes auparavant s'étendirent à leur tour sur les rails, comme si on leur eût fauché les pieds. Ils se jetaient à terre, se faisaient des grimaces en riant, saluaient ironiquement l'officier qui secouait ses gants sous le nez de l'homme en haut-de-forme, lui parlait en souriant et en hochant sa belle tête.

Et les gens continuaient à se coucher sur la voie. Les femmes y déposaient leurs paniers et leurs paquets; les enfants s'y asseyaient tout pelotonnés sur eux-mêmes comme des chiens transis de froid; des gens bien vêtus se roulaient et se salissaient dans la poussière.

Sur la plate-forme du premier wagon, cinq soldats regardaient le monceau de corps entassés sous les roues et riaient, en vacillant sur leurs jambes, et en rejetant la tête en arrière. Ils ne ressemblaient plus à des jouets automatiques...

... Une demi-heure se passa. Les wagons parcouraient maintenant, en grinçant, toutes les rues de Naples. Debout sur les plates-formes, les grévistes vainqueurs souriaient gaiement, ou faisaient le tour du tramway en demandant poliment aux voyageurs :

— Vos billets, s'il vous plaît!

Et, leur tendant les bouts de papier jaune ou rouge, les gens clignaient de l'œil, souriaient ou grommelaient avec bonhomie.

Une grève à Naples,

nouvelle de Maxime Gorki (1868-1936),

traduite par Serge Persky,

est un extrait de ses *Contes d'Italie*

publié à Librairie Payot et Cie,

à Paris, en 1914.

ISBN : 978-2-89816-991-5

© Vertiges éditeur, 2023

– 1992^e lecturIEL –

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2023

Lecturiels

www.lecturiels.org